

pour faire de l'argent et que j'étais prié de laisser à ceux dont c'était le métier, de se préoccuper de l'éducation et de la promotion des Africains.

Dans mes fonctions de jeune cadre idéaliste, j'avais d'ailleurs eu, j'en conviens, quelques initiatives aux résultats parfois malencontreux. J'avais notamment organisé, pour le personnel de ma société, des visites d'entreprises diverses, usines textiles, fabrications métalliques ou autres sans oublier bien entendu la première des industries locales de consommation, les brasseries. C'était l'époque de la guerre entre « Primus » et « Polar », les deux bières les plus populaires de Léopoldville. Cette guerre des bières était aussi pittoresque que scandaleuse. « Primus » organisait des séances de promotion commerciale avec orchestre et distribution de bière gratuite. « Polar » n'hésitait pas à surenchérir en offrant de plus les services gratuits de quelques « ndumba » (prostituées) de la capitale. Cette guerre, pour la petite histoire, fut finalement perdue par « Polar », lorsqu'un habile propagandiste de Primus (selon certains, l'idée fut de Patrice Lumumba, mais je soupçonne plutôt un ecclésiastique européen) lança la rumeur que la « Polar » rendait ses amateurs impuissants.

C'était drôle assurément, mais je crois que cette querelle des bières a contribué à la naissance de la « civilisation des bars ». Car la prise de conscience politique s'est surtout faite dans des bars, alors qu'elle aurait pu naître et mûrir dans des milieux plus intellectuels.

La bière était d'ailleurs devenue une préoccupation majeure de la population. Lorsque j'organisais des visites d'usines pour la main-d'œuvre africaine de ma société, j'avais cinq fois plus de monde lorsqu'il s'agissait de visiter une brasserie,

parce que là, il y avait toujours dégustation gratuite, et cela se savait. C'étaient des scènes souvent pitoyables. Je me rappelle que dans l'une des brasseries, les visites s'accompagnaient du spectacle d'un Africain obèse qui, tel Bacchus, dansait sur une table, sa chope à la main, encourageant les visiteurs à faire comme lui. J'ai vu plusieurs fois ce malheureux dans ce rôle-là, jusqu'au jour où il s'est parait-il, écroulé sur sa table, victime d'une crise cardiaque.

J'ai connu bien d'autres aventures dans mes fonctions, entre autres lorsque j'ai cru bon d'organiser avec les travailleurs une équipe de football Cégéac. Diverses équipes existaient déjà dans d'autres entreprises, et notre « onze » dûment botté et entraîné s'inscrivit au championnat local. En finale, l'équipe se trouva opposée à celle de la Sedec, société concurrente du groupe anglo-hollandais Lever. Mon équipe perdit, et lorsque la coupe offerte par notre administrateur-délégué fut remise à l'équipe adverse, mes gaillards se lancèrent à l'assaut de la tribune, prirent la coupe et s'en servirent comme d'une massue pour en frapper leurs adversaires. La coupe fut bientôt mise en morceaux jetés superbement sur les spectateurs. La Police eut quelque peine à rétablir l'ordre. Le lendemain, je ne fus pas trop surpris de recevoir l'ordre de suspendre sine die l'équipe de football. On m'invita une fois de plus à renoncer à mes initiatives intempestives et à en revenir à une conception plus traditionnelle de mes fonctions de Secrétaire.

Lors de week-ends, j'avais aussi organisé des séances de cinéma à l'intention des travailleurs et de leurs familles. On y projetait des films prêtés par l'Administration dans un hall de la société.

remarquable connaissance : histoire des clans, proverbes et devinettes, us et coutumes. Catholique fervent, il eût le courage d'ouvrir le dossier de la tolérance – devenue reconnaissance en fin 1959 – du mouvement kimbanguiste. Nous étions devenus fort amis.

Ayant préscience des troubles à venir, il avait abrité dans mon appartement de Lovanium ses collections ethnographiques. Je le verrai – l'ultime fois – de nuit, à Mbanza Boma, dans les moments très tendus de la déclaration d'Indépendance. J'y étais accompagné de responsables de l'Abako, désarmés du tour que prenaient les événements. Les dés étaient jetés. Il disparaîtra héroïquement le 17 juillet 1960<sup>19</sup>.

Avec Benoît Verhaegen, collègue à l'Université, je mènerai l'enquête « officielle » pour les Nations-Unies (où feu son père, l'ancien Gouverneur Général, avait exercé de hautes fonctions) et le Gouvernement belge.

Plus tard, ses proches me demanderont d'être Administrateur-délégué de la Fondation André Ryckmans, créée à sa mémoire. J'exercerai ce mandat pendant une quinzaine d'années jusqu'à ce l'érosion due au temps et aux hommes m'en éloigne.

Dans la même tragédie disparaîtra également, quelques heures avant André Ryckmans, un autre ami, Baudouin Carpentier de Changy, abattu avec son avion T.6. « Harvard » par les balles d'une mitrailleuse lourde des mutins de la Force Publique du Camp Hardy de Thysville. Il venait de « rocketter » une auto-blindée à proximité de

<sup>19</sup> KESTERGAT, J. : André RYCKMANS, Charles Dessart, Bruxelles, 1961.

Tumba. Je ferai parvenir peu après une photographie, prise par un Congolais, de la dépouille de Baudouin dans les débris de son avion au Ministère belge de la Défense Nationale. Baudouin et moi avions partagé la même « piaule » à l'École de Pilotage Élémentaire à Gossoncourt, lorsque j'y étais élève-pilote du Flight Universitaire.

Un an plus tard, à Elisabethville, disparaîtra tragiquement un autre ami, Gaëtan Powis de ten Bossche, abattu sans raison – d'une balle en plein front par un soldat de l'O.N.U.C. – Il était fils unique, et plein de jeunesse.

Illustrant bien le caractère ambigu de l'époque nous arrive, à mon ami Nicolas et à moi, un singulier incident. Bien qu'en ce temps-là le réputé Restaurant du Zoo de Léopoldville n'ait été principalement fréquenté que par des Européens, il nous arrivait assez fréquemment de nous y rendre.

Un jour que je dînais avec cet ami africain arrivent Patrice Lumumba et son chauffeur qui prennent place non loin de notre table. À certain moment, Lumumba qui semblait assez nerveux, se lève et, s'adressant à tous les convives européens de la salle, déclare en désignant notre table : « Mesdames et Messieurs, voilà ce que doit être le Congo de demain ». C'était plutôt embarrassant pour nous, mais l'intérêt de l'affaire c'est que personne n'a répondu, chacun restant le nez dans son assiette et faisant comme s'il n'avait rien entendu. Lumumba s'est alors rassis et n'a plus rien ajouté. Il avait dit ce qu'il avait à dire.

Par l'intermédiaire de son Secrétaire d'État à l'Intérieur, Raphaël Batshikama, co-fondateur de